

John Dee et les Propædeumata Aphoristica

Les fondements rationnels de l'astrologie

A. A.

Introduction

Remarques préliminaires

La figure de John Dee reste encore très largement méconnue du public de langue française. A l'exception de la *Monade Hiéroglyphique*, aucune de ses œuvres n'a été traduite en français, et aucune biographie digne de ce nom n'est disponible dans notre langue. Alors que le lecteur anglophone a aujourd'hui la possibilité d'étudier la vie et l'œuvre de ce « mage élisabéthain »¹⁰ en se référant tout au moins à un nombre sans cesse croissant d'ouvrages d'érudition, le lecteur francophone n'a à sa disposition que de bien maigres ressources parmi lesquelles prédominent largement quelques récits plus ou moins romancés où l'équipée en Europe centrale avec Kelly et les « conversations avec les esprits » jouent un rôle prépondérant. Il nous a paru intéressant, par conséquent, de contribuer un tant soit peu à mieux faire connaître cet homme hors du commun. Nous avons choisi de donner ci-dessous un aperçu du premier de ses ouvrages qui nous a été conservé, les *Propædeumata Aphoristica*. Cet ouvrage a

¹⁰ Peter J. French : *John Dee. The World of an Elizabethan Magus* (Routledge, 1972) constitue une bonne introduction.

connu deux éditions, la première en 1558, la seconde – qui comporte de nombreuses corrections – en 1568. Ces deux dates ne sont pas indifférentes, parce qu’elles encadrent la date de publication de la *Monas Hieroglyphica* (Anvers, 1564). Or si la *Monas* a pour objet premier l’alchimie et les *Propædeumata* l’astrologie, les deux traités ne sont pas sans présenter quelques liens entre eux, à commencer par le fait que le symbole de la Monade figure dès 1558 en frontispice des *Propædeumata*.

De manière très grossière et schématique, la vie de John Dee pourrait être scindée en deux périodes : avant et après le début des « séances avec les esprits ». Après, c’est la rencontre avec Kelly, les « entretiens avec les anges », les tribulations en Pologne et en Bohême, suivies d’un retour en Angleterre où il termine sa vie quasiment dans l’anonymat. Mais à l’époque qui nous occupe, John Dee est un homme qui jouit d’une notoriété certaine, et qui bénéficie de relations solides¹¹ et de la confiance d’Élisabeth elle-même (dont il choisit par horoscope le jour du couronnement¹²). Il a effectué et effectuera encore plusieurs voyages sur le continent, d’abord pour parfaire ses études, ensuite semble-t-il afin de remplir pour la souveraine ou pour d’autres personnages de premier plan des missions dont on sait peu de choses.¹³ On le consulte sur des questions d’astrologie, mais aussi d’astronomie, d’optique ou de « cosmographie ». Dee possède en effet des connaissances encore peu répandues à cette époque dans le

¹¹ Il a notamment été le précepteur de Robert Dudley, futur comte de Leicester.

¹² Comme l’écrit non sans une pointe d’humour sa biographe Ch. F. Smith : « Que l’on croie ou non aux augures de la combinaison d’influences qui a présidé au choix du 14 janvier 1559 pour le jour du couronnement d’Élisabeth à l’Abbaye de Westminster, nous devons reconnaître que le choix de cette date par Dee se solda par une favorable et heureuse destinée. »

¹³ De là à voir en John Dee un « espion » d’Élisabeth, comme certains ont voulu le faire, il y a un pas que nous ne franchirons pas, bien que certaines activités complémentaires de « renseignement » ou d’ « influence » au sens large ne soient pas à écarter a priori. Pour l’anecdote, il est amusant de relever qu’on est allé jusqu’à rapprocher certaine signature de Dee, formée de deux cercles suivis d’un trait brisé, du matricule d’un célèbre personnage d’agent secret, auquel Dee aurait donc servi, au moins partiellement, de modèle ! Nous serions enclin pour notre part à y voir les lunettes que Khunrath devait un peu plus tard mettre sur le nez de sa célèbre chouette, celles, peut-être, que « l’oeil vulgaire » doit chausser pour ne pas « désespérer considérablement » (en référence à la dernière phrase de la *Monade*).

domaine de la cartographie, connaissances qu'il a probablement acquises à Louvain où il a étudié avec Gemma Frisius et Gérard Mercator. Dee sera d'ailleurs l'auteur d'un mémoire sur l'« *Art parfait de la Navigation* » qui traduit bien son implication dans les préoccupations maritimes de l'Angleterre à cette époque.

Certains visiteurs de Dee venaient sans doute également à Mortlake pour consulter sa bibliothèque qui était tout à fait exceptionnelle pour l'époque. Dès 1556, il avait adressé à la reine Mary Tudor une *Supplication pour la restauration et la préservation des anciens auteurs et monuments*. Suite en effet au schisme décidé par Henri VIII, de nombreux monastères avaient été fermés et leurs précieuses collections vendues, dispersées ou cachées pour échapper à la destruction. Dans un vibrant plaidoyer pour sauver ce qui pouvait encore l'être, il fait des propositions tout à fait remarquables dont la principale aurait conduit à la fondation d'une grande bibliothèque nationale. Bien entendu, ses propositions resteront sans suite, mais Dee commence alors à rassembler pour lui-même une collection de livres et de manuscrits qui totalisera plus de quatre mille ouvrages, ce qui en faisait probablement la première bibliothèque privée d'Angleterre au seizième siècle.

Quant aux œuvres de Dee lui-même, la plupart sont restées manuscrites et sont aujourd'hui perdues. De la première époque de sa vie, nous possédons trois écrits essentiels : les *Propædeumata Aphoristica* dont il sera question ci-dessous, la *Monade Hiéroglyphique*, et sa très importante *Préface* à la première édition anglaise des *Eléments* d'Euclide par Henry Billingsley (1570), dans laquelle il esquisse une classification des sciences et, outre l'arithmétique qu'il considère comme une science quasi-divine, aborde de nombreux domaines tels que la musique, l'astronomie, la mécanique ou l'optique.

On pourra sans doute deviner d'après ces quelques indications extrêmement sommaires que l'on ne peut en aucun cas comprendre John Dee en se focalisant uniquement sur la seconde partie de sa vie. D'un autre côté, il serait anachronique et malvenu

de vouloir faire de lui un « précurseur » de la science contemporaine, comme on a parfois été tenté de le faire récemment en réaction à l'image de « magicien » qui avait longtemps été la sienne. La vérité est beaucoup plus complexe, mais si nous voulons tenter de mieux l'appréhender, la première chose à faire est de prendre connaissance des écrits qu'il nous a laissés.

Les Propædeumata Aphoristica

Lorsqu'il fait paraître en 1558 la première édition des *Propædeumata*, John Dee a 31 ans et a déjà acquis une certaine renommée comme savant et mathématicien. Il répond à une demande de son ami Gérard Mercator, qu'il a bien connu à Louvain une dizaine d'années auparavant, et auquel la préface de l'ouvrage est dédiée. A la lecture de celle-ci, on comprend que les deux hommes ont été liés dans le passé par une solide amitié, « de sorte que durant trois années entières, aucun de nous deux ne se privait volontairement de la présence de l'autre plus de trois jours ; et notre avidité d'apprendre et de philosopher était telle que lorsque nous nous rencontrions, il était rare que nous abandonnions plus de trois minutes en une heure l'investigation de problèmes ardues et très utiles ».

Mercator a envoyé à son ami une lettre dans laquelle il lui demande où celui-ci en est dans ses recherches ; et c'est en réponse à cette lettre – en retard, s'excuse-t-il, en partie pour des raisons de santé – que John Dee compose (en latin, contrairement à ce que pourraient faire penser les deux premiers mots du titre) 120 aphorismes qu'il conçoit comme une introduction à l'étude de l'influence des corps célestes, autrement dit de l'astrologie. La préface reprend également une liste de plusieurs traités que Dee a rédigés antérieurement et qui ne nous sont pas parvenus. Ceux-ci portent essentiellement sur des questions que nous qualifierions aujourd'hui de « scientifiques » : la distance des planètes et des étoiles au centre de la Terre ; les miroirs ardents ; la perspective ;

les globes célestes et l'utilisation de certains instruments astronomiques ; la navigation. Son intérêt pour ces sujets ne peut toutefois être dissocié de celui qu'il porte à des questions d'une autre nature : s'il accorde beaucoup d'importance à de bonnes observations astronomiques, c'est avant tout parce que des données précises sont nécessaires pour dresser la carte d'un ciel de naissance ; le problème de la distance des astres, comme on le verra dans le traité ci-dessous, est lié à celui de l'influence que ceux-ci peuvent exercer dans le monde sublunaire ; et son intérêt pour les miroirs et les questions d'optique est probablement à comprendre en relation avec la « condensation » de ces influences pour la confection de talismans voire pour les travaux alchimiques.

Il est à peine besoin de souligner que des approches qui de nos jours peuvent paraître contradictoires ne le sont nullement à cette époque, où il est tout à fait normal d'être à la fois astronome et astrologue. Pour comprendre de l'intérieur un ouvrage comme celui-ci, il faudrait idéalement être capable d'oublier tout ce que la science a accumulé comme savoirs depuis quatre siècles et demi ; mais surtout il faudrait pouvoir se reporter en intelligence en un temps où Descartes n'était pas encore né, et où la dualité entre esprit et matière, entre monde extérieur et monde intérieur, n'avait pas encore pénétré de manière profonde et quasiment irréversible dans les mentalités occidentales. La science moderne, il importe peut-être de le rappeler, se définit avant tout non pas par son objet qui somme toute reste « naturel », mais bien par sa perspective délibérément « profane » qui par principe (si l'on peut dire) s'interdit tout lien avec le « surnaturel ». Au seizième siècle, ce lien n'est pas encore rompu ; ou du moins ne l'est-il pas encore complètement. Une question qui mériterait une étude approfondie serait de savoir si un ouvrage comme celui-ci a contribué avant tout à maintenir les liens avec des principes traditionnels, ou si au contraire il a davantage contribué à les relâcher. Mais sans doute une telle question, malgré les développements intéressants auxquels elle pourrait donner lieu, reste-t-elle quelque peu artificielle. Il est sans doute plus simple de dire que John Dee est un homme de son temps, et que son œuvre, de même d'ailleurs

que sa vie, sont d'une certaine manière l'expression du drame d'une époque dont l'esprit se retire peu à peu : John Dee meurt quelques années avant le début de la Guerre de Trente Ans dont la fin, selon une tradition rappelée par René Guénon, coïncide avec le départ des véritables Rose-Croix pour l'Asie¹⁴.

La manière dont les *Propædeumata* abordent l'influence des astres ne doit donc pas dérouter. En fait, l'objet de l'ouvrage est très clairement de poser les fondements rationnels de l'astrologie. Bien que les aphorismes se succèdent de manière quelque peu désordonnée – John Dee semble avoir été pressé de faire parvenir à Mercator un résumé de sa pensée – ceux-ci obéissent à une logique claire : comprendre, à partir de quelques principes simples, pourquoi et comment les êtres terrestres subissent les influences astrales ; en déduire les conséquences de la variation de certains paramètres, tels que la distance des astres ou l'angle sous lequel ils sont vus ; et déterminer au moyen de calculs d'analyse combinatoire le nombre d'aspects significatifs que l'astrologue doit prendre en compte.

Par certains côtés, l'ouvrage semble vraiment préfigurer des traités d'optique bien plus tardifs : l'aphorisme XXXIII est à cet égard particulièrement représentatif. Le porisme de l'aphorisme LII qui énonce que « *des vertus obscures, faibles et pour ainsi dire latentes des choses, lorsqu'elles sont multipliées par l'art catoptrique, peuvent devenir tout à fait manifestes pour nos sens* », peut apparaître, dans son sens le plus extérieur, comme une définition du télescope qui, par un jeu de miroirs, rend manifeste la lumière d'étoiles invisibles à l'œil nu. Autre exemple, l'aphorisme IV : « *Tout ce qui existe en acte émet sphériquement vers les différentes parties du monde des rayons*

¹⁴ Voir *Le Roi du Monde*, ch.VIII, et la note finale de *L'Homme et son devenir selon le Védânta*. Le mouvement rosicrucien, qui se manifeste tout juste après la mort de John Dee, pourrait apparaître dans cette perspective comme une ultime tentative de maintenir un lien effectif entre l'Occident et la source d'une initiation authentique. Que John Dee, notamment lors de ses voyages en Europe centrale, ait participé à la préparation de ce mouvement, est pour le moins plausible, sinon vraiment établi : voir à ce sujet *La Lumière des Rose-Croix* de Frances Yates.

qui, selon leur mode, remplissent l'univers tout entier », est déjà presque l'expression du principe de Huyghens, à condition toutefois, et la restriction a toute son importance, de limiter les rayons dont il s'agit aux rayons sensibles uniquement. Or, « *les rayons de toutes les étoiles sont doubles : les uns sensibles ou lumineux, les autres plus secrets dans leur influence* » (aphorisme XXV). S'il ne traitait que du monde sensible, le traité de Dee n'aurait sa place que dans une « Histoire des sciences » ; par le lien qu'il conserve avec le suprasensible, il appartient de plein droit à l' « Histoire de la Philosophie hermétique ».

Cette dernière expression est généralement dévolue à l'alchimie, et bien entendu Dee s'y rattache avant tout par la *Monade Hiéroglyphique*, son deuxième traité imprimé en 1564 et de loin le plus connu. L'étude de la *Monade* sort de notre sujet actuel, mais nous avons néanmoins une bonne raison de l'évoquer : c'est que le symbole de la Monade figure déjà dans le frontispice des *Propædeumata*, dès la première édition de 1558. Ce frontispice préfigure d'ailleurs à plus d'un égard celui de la *Monas Hieroglyphica*, et l'on peut déjà y lire la fameuse devise : « *Qui non intelligit, aut taceat, aut discat* »¹⁵. Cela montre qu'il y a une évidente continuité dans la pensée de John Dee, et que son étude de l'astrologie ne peut pas être dissociée de ses recherches alchimiques. On sait d'ailleurs que les influences « astrales » sont généralement considérées comme devant jouer un rôle essentiel dans le processus du Grand-Œuvre, et la présence de ce symbole sur la page de titre a certainement une signification profonde. On trouvera d'ailleurs dans les *Propædeumata* quelques allusions claires à l'alchimie, et ce dès l'aphorisme II : « *Des métamorphoses merveilleuses peuvent en vérité être produites par nous dans les choses naturelles, si nous forçons la nature par l'art au moyen des principes de la pyronomie.* »

On aura compris, au vu de ce qui précède, que les *Propædeumata* ne sont pas un traité d'astrologie au sens classique du terme : on n'y trouvera rien sur les signes ou les maisons,

¹⁵ « Que celui qui ne comprend pas, ou se taise, ou étudie. »

aucun thème de naissance, aucune carte du ciel, aucun horoscope. C'est, comme le titre l'indique, une suite d'aphorismes destinés à servir d'introduction à l'étude de « certaines vertus des plus remarquables de la nature » ; autrement dit, c'est l'exposé des principes sur lesquels l'astrologue doit se fonder pour évaluer correctement l'influence des astres. Même celle-ci n'est pas particularisée aux vertus attribuées à telle ou telle planète ; à peine y trouve-t-on quelques généralités sur les caractéristiques du soleil et de la lune. Les aspects entre les astres sont abordés de manière théorique et générale, presque à la façon de théorèmes mathématiques¹⁶. En outre, Dee se démarque de la majorité des astrologues en affirmant que les « vertus » des astres ne sont pas bénéfiques ou maléfiques en elles-mêmes ; c'est seulement l'imperfection de la matière sur laquelle elles s'exercent qui est susceptible d'en vicier les effets (Aphorisme CXII). L'objet de l'étude est donc plutôt d'examiner la puissance et l'efficacité de ces vertus en fonction de différents paramètres astronomiques ou autres. Nous sommes ici à cent lieues des allégories mythologiques ou encore des évocations du monde angélique, et l'on a parfois du mal à croire que c'est le même homme qui 25 ans plus tard aura de longs entretiens avec les anges Michaël ou Uriel. Mais sans vouloir anticiper sur l'évolution ultérieure de Dee, il convient de noter que dans son approche très rationnelle de l'astrologie, il ne fait que suivre le chemin tracé par d'illustres devanciers : mentionnons simplement, sans pouvoir insister ici, le nom de Roger Bacon, mais aussi le traité *De radiis* attribué à al-Kindi¹⁷, qui constitue très probablement une des sources majeures des *Propædeumata*¹⁸. Dee possédait plusieurs manuscrits du *De radiis* ; quant à Bacon, non seulement il l'avait longuement étudié, mais il lui avait consacré un traité resté manuscrit, intitulé *Le Miroir de l'Unité (Speculum Unitatis)*, qui se présente comme

¹⁶ Cet aspect quasi-mathématique se retrouvera également dans la *Monade Hiéroglyphique*, qui procède par théorèmes successifs et qui est à certains égards une tentative de mathématisation de l'alchimie.

¹⁷ On ne possède de ce traité qu'une version latine. Une traduction française de cette dernière figure dans le recueil intitulé *La Magie arabe traditionnelle*, Éditions Retz (Bibliotheca Hermetica), 1977.

¹⁸ Sur tout ceci, voir l'incontournable *John Dee's Natural Philosophy. Between Science and Religion* de Nicholas Clulee (Routledge, 1988).

une « *Apologie de Frère Roger Bacon, anglais, dans lequel il est enseigné qu'il ne faisait rien par l'aide des démons, mais qu'il était un grand philosophe et qu'il avait accompli de manière naturelle et permise à un chrétien les grandes choses que la foule ignorante a l'habitude d'attribuer aux actes des démons*¹⁹ ». Cette *Apologie* de Bacon procède presque certainement, et très tôt, du besoin de justifier son propre intérêt pour des sciences considérées comme à tout le moins suspectes non seulement aux yeux de la « foule ignorante », dont Dee aura à se plaindre en maintes occasions, mais aussi, probablement, à ceux des autorités religieuses²⁰.

Un point qui mériterait d'amples développements dans ce contexte est celui de ce que l'on pourrait appeler une « cosmologie de la lumière ». Les « rayons », chez al-Kindî comme chez Dee (nous n'y résistons pas : *the keen Dee* !), ne sont pas seulement, nous l'avons dit, les rayons sensibles de l'optique géométrique; mais en même temps, il ressort clairement de la lecture des *Propædeumata* que l'optique sert de modèle à la manière dont les influences suprasensibles sont supposées se propager et que par conséquent la géométrie sera la science par excellence qui permettra d'appréhender ces influences. L'intérêt de Dee pour la géométrie se manifeste d'ailleurs de manière particulièrement nette dans la *Monade Hiéroglyphique* et se retrouve également dans le fait qu'il ait rédigé son importante *Préface à Euclide*²¹. Il y a donc dans les *Propædeumata* une sorte d'ambivalence dont il faut être conscient : d'un côté, les astres agissent sur le monde élémentaire par leur « *species* »²², et ceux-

¹⁹ Ce traité est mentionné dans la préface des *Propædeumata Aphoristica*.

²⁰ Dee sera à peu près tranquille de ce côté pendant le règne d'Élisabeth, du moins jusqu'à son départ en Europe centrale; mais la situation était différente sous Mary Tudor, et Dee, qui avait été emprisonné sous une fausse accusation de trahison, avait eu à se justifier également en matière religieuse.

²¹ En 1550, déjà, Dee avait donné à Paris des leçons publiques sur Euclide qui, à l'en croire, avaient rencontré un grand succès. Dee a en outre fait éditer en Italie par Commandino un traité de géométrie intitulé *Des divisions des surfaces* attribué à un certain « Machometus Bagdedinus », qui est en fait la traduction arabe d'un traité d'Euclide.

²² Sur cette notion, voir ci-dessous l'Aphorisme V et la note.

ci ne sont pas « matériels »; mais d'un autre côté, l'étude des rayons lumineux et de l'optique géométrique qui en exprime la théorie est supposée permettre une approche rationnelle des influences astrales via l'hypothèse que les influences suprasensibles se propagent de la même façon que leur contrepartie sensible. L'optique devient alors une science hermétique²³, et peut-être faut-il chercher dans ce rapprochement, dont l'œuvre de Dee est emblématique, la source des nombreuses représentations de rayons lumineux, mais aussi de miroirs et d'autres instruments d'optique dans les gravures alchimiques, particulièrement au XVII^e siècle²⁴. Cette alchimie de la lumière va même plus loin, puisqu'elle envisage inversement la confection de miroirs magiques par des procédés alchimiques²⁵.

*

Nous n'avons pas traduit la totalité des aphorismes, l'ouvrage dans son intégralité étant trop long pour trouver sa place ici. Les aphorismes sont de longueurs très inégales ; certains tiennent en une phrase, d'autres sont beaucoup plus développés et

²³ Bien entendu, l'ambivalence que nous signalions implique que l'inverse est également possible, et c'est ce qui s'est effectivement produit : la « philosophie naturelle » devient uniquement expérimentale et quantitative, l'astrologie se réduit à l'astronomie, l'alchimie disparaît au profit de la chimie, l'optique ne relève plus que de la seule physique, etc. Newton, encore inspiré par l'hermétisme, mais véritable fondateur de la physique moderne, représente à cet égard un tournant décisif.

²⁴ Cf. Urszula Szulakowska : *The Alchemy of Light: Geometry and Optics in Late Renaissance Alchemical Illustration*, Brill, Leiden, 2000.

²⁵ Cf. par exemple : « Les Philosophes, par moyen de leur élixir, peuvent composer différens miroirs, comme miraculeux... Ils peuvent y voir à découvert, & sans peine, ce que le Ciel & la Terre ne sauroient concevoir, & par leur moyen, trouver le mercure des Philosophes... » (*Clef du Grand Œuvre ou Lettres du Sancelrien Tourangeau*, 1777, rééd. Jobert, 1977, p. 69 et suiv.) Il ne s'agit pas d'allégories, mais de la confection effective de « miroirs physiques » auxquels on applique « les règles de la dioptrique », comme l'indique la suite du texte. Dans un ordre d'idée quelque peu différent, il y aurait aussi à considérer la question du miroir de charbon noir poli (d'origine aztèque, semble-t-il) qui appartient à John Dee et qui, selon les termes d'Ashmole, permettait de « voir toutes les personnes que l'on veut, dans quelque partie du monde qu'elles puissent être, et fussent-elles cachées au fond des appartements les plus reculés, ou même dans les cavernes qui sont aux entrailles de la terre » (traduction... pittoresque du *Magasin Pittoresque*, 1845, p. 252, relatant la vente aux enchères de ce miroir, actuellement au British Museum).

parfois très « techniques » ; ce sont surtout ceux-là que nous avons omis, l'idée étant essentiellement de servir d'introduction à l'étude de l'œuvre de John Dee, et non de prétendre éditer celle-ci (bien que, naturellement, une telle édition, de même que celle des autres œuvres de Dee non encore traduites en français, s'avère éminemment souhaitable). Pour la traduction, nous avons suivi le texte de 1568, puisque, selon les mots de John Dee lui-même « l'édition parue en 1558 était fautive en de très nombreux endroits à cause de la grande incurie de l'imprimeur ». Nous avons utilisé l'édition de Wayne Shumaker, laquelle est accompagnée d'une traduction anglaise et d'une intéressante introduction de l'historien des sciences J. Heilbron²⁶ ; édition qui est d'ailleurs, à notre connaissance, la seule parue depuis 1568. Contrairement à la *Monas* rééditée par Zetzner dans son *Theatrum Chemicum*, et déjà citée dans l'*Amphithéâtre* de Khunrath²⁷, les *Propædeumata* semblent être tombés très tôt dans un oubli d'autant plus regrettable que ces deux traités de Dee sont complémentaires à plus d'un titre.



²⁶ *John Dee on Astronomy : Propædeumata Aphoristica* (1558 & 1568), Latin and English. Edited and translated by Wayne Shumaker, with an introductory essay by J.L. Heilbron, University of California Press, 1978.

²⁷ Cf. Heinrich Khunrath : *Amphithéâtre de l'Éternelle Sapience*, rééd. Archè Éditeur, 1990, p. 4 des « *Interprétations* ». Les « *Aphorismes aux Parisiens* » également mentionnés par Khunrath ne désignent pas les *Propædeumata*, mais un ouvrage perdu datant de 1562. Khunrath et Dee se seraient rencontrés à Trebon peu avant le retour de ce dernier en Angleterre. Selon F. Yates, l'*Amphithéâtre* « constitue un lien entre la philosophie influencée par Dee et celle des Manifestes rosicruciens » (*La Lumière des Rose-Croix*, C.A.L., 1978, p. 56).

John Dee

Propædeumata Aphoristica

Londres

1568



Frontispice de la première édition des *Propædeumata Aphoristica* (Londres, 1558). On remarque au centre le symbole de la Monade. Le symbole est entouré des lettres I et D qui, avec le soleil central de la Monade, forment le IOD. Ce frontispice illustre bien l'ensemble des préoccupations astrologiques, alchimiques et kabbalistiques de Dee. (Sur le phylactère, à droite, le nom grec de la planète Mercure).

John Dee de Londres

Exposé introductif sous forme d'aphorismes concernant certaines vertus des plus remarquables de la Nature.

Aphorisme I

De même que Dieu a créé toutes choses *ex nihilo* à l'encontre des lois de la raison et de la nature, de même aucune chose créée ne peut-elle jamais être réduite à rien, à moins que cela ne soit effectué à l'encontre des lois de la raison et de la nature par la puissance surnaturelle de Dieu.

Aphorisme II

Des métamorphoses merveilleuses peuvent en vérité être produites par nous dans les choses naturelles, si nous forçons la nature par l'art au moyen des principes de la pyronomie. J'appelle nature toute chose qui a été créée.

Aphorisme III

Non seulement peuvent être dites exister les choses qui sont évidentes et bien connues par leurs actions sur les choses naturelles, mais également celles qui, cachées de manière en quelque sorte séminale dans les replis de la nature, peuvent être démontrées exister par les Sages.

Aphorisme IV

Tout ce qui existe en acte émet sphériquement vers les différentes parties du monde des rayons qui, selon leur mode, remplissent l'univers tout entier. C'est pourquoi tout lieu du monde contient des rayons de toutes les choses qui possèdent une existence en acte.

Aphorisme V

Tant la substance que l'accident émettent par elles-mêmes leur *species*²⁸, mais la substance de manière beaucoup plus excellente que l'accident. De même, parmi les substances, celles qui sont incorporelles et spirituelles (ou qui sont faites spirituelles) surpassent de beaucoup celles qui sont corporelles et composées d'éléments changeants. Il se peut, néanmoins, que plus les choses soient nobles, plus incomplet soit le *species* qu'elles forment²⁹ ; un *species* parfait reçoit le même nom que son agent principal.

Aphorisme VI

De même qu'une chose diffère d'une autre chose, de même diffèrent leurs rayons dans leur vertu efficiente et la manière de conditionner leurs effets, pour autant qu'elles opèrent entièrement sur le même objet.

²⁸ *Species* est un terme médiéval qui désigne l'influence exercée par une source sur un milieu susceptible d'en recevoir les effets. Roger Bacon le définit comme « le premier effet de tout agent naturel ». Par exemple, c'est par l'intermédiaire du *species* émis par l'aimant qu'un morceau de fer, de par sa disposition propre, ressentira les effets de l'attraction de celui-ci. Dans le cas de l'optique géométrique, qui sera celui généralement envisagé dans la suite des aphorismes, l'effet des *species* se manifeste le long des « rayons » (*radii*) ; toutefois, ce dernier terme ne recouvre pas complètement la signification de *species*.

²⁹ Cette caractéristique paradoxale est destinée à expliquer que les corps du monde sublunaire n'acquièrent pas la noblesse des choses supérieures sous l'influence de ces dernières dont les *species*, ainsi qu'il a été dit, baignent tout l'univers.

Aphorisme VII

Les effets des rayons quelconques émanés d'une chose unique sur des choses différentes sont différents.

Aphorisme VIII

Tout ce qui agit sur quelque chose d'autre lui est semblable sous un certain rapport ; mais sous un autre rapport en diffère tout à fait, sans quoi il n'y aurait pas d'action.

Aphorisme IX

Tout ce qui existe dans le monde possède ordre, accord et conformité avec quelque chose d'autre.

Aphorisme X

Toutes les choses coordonnées entre elles, ou en harmonie, ou de forme similaire, tantôt s'imitent l'une l'autre, tantôt même se dirigent l'une vers l'autre ; l'une protège et défend l'autre (dans la mesure où elle le peut), même si elle paraît tirer sa force de l'autre. Par l'union, donc, de ces choses naturelles (en modes variés) qui existent séparément dans le monde, et par l'actuation d'autres choses dont la position est séminalement plus haute dans la nature, des choses plus merveilleuses peuvent être réalisées en vérité que ne pourrait le croire n'importe quel mortel, et ce de manière naturelle (sans violence à la foi en Dieu ni atteinte à la religion chrétienne).

Aphorisme XI

Ce monde est semblable à une lyre accordée par un artiste très excellent, dont les cordes seraient les *species* singuliers de cet univers. Qui saura les toucher et les faire vibrer avec dextérité, en

tirera de merveilleuses harmonies. L'homme, en soi, est tout à fait analogue à cette Lyre universelle³⁰.

Aphorisme XII

De même que la lyre, qui consiste en tonalités consonantes ou dissonantes, est parfaitement apte cependant à exprimer dans ses innombrables nuances une harmonie très douce et très belle, de même le monde inclut-il en lui-même des parties où l'on observe une très proche sympathie, mais aussi des parties où l'on observe une forte dissonance ou une antipathie remarquable, en sorte que tant la concorde mutuelle des unes, que le conflit et la dissension des autres, aboutissent à l'accord du tout et à une union très digne d'admiration.

Aphorisme XIII

Nos sens ne sont pas les causes des rayons sensibles émanés des choses, mais leurs témoins.³¹

Aphorisme XIV

Les *species*, non seulement spirituels mais aussi d'autres naturels, émanent des choses tantôt par la lumière (*lumen*), tantôt sans lumière, non seulement vers la vision, mais aussi parfois vers les autres sens, et se rencontrent en particulier dans notre esprit imaginal ainsi qu'en un miroir, se montrent à nous et provoquent en nous des choses merveilleuses.

³⁰ Aphorisme pythagoricien s'il en est et qui, dans un contexte général plutôt géométrique, sous-entend également l'importance du Nombre. La dernière phrase de l'Aphorisme réaffirme de manière très classique l'analogie du Macrocosme et du Microcosme.

³¹ Le fait même que les rayons lumineux soient reçus par les yeux et non émis par eux, qui nous paraît évident, ne l'était nullement dans l'Antiquité ni même au Moyen Age. Ce fut l'objet d'une longue polémique dont les protagonistes les plus connus furent Roger Bacon et Robert Grosseteste.

Aphorisme XV

Nul mouvement n'est plus parfait que le (mouvement) circulaire, et nulle forme exposée aux sens humains n'est plus importante ou plus excellente que la lumière (*lux*). En conséquence, ces deux (perfections) seront particulièrement caractéristiques des corps les plus excellents et les plus parfaits.

Aphorisme XVI

Tout ce qui est dans le monde est continuellement mû par quelque sorte de mouvement.

Aphorisme XVII

En raison des premiers mouvements, qui sont les plus propres aux corps célestes, tous les autres mouvements naturels des corps inférieurs sont et produits et ordonnés. Les corps célestes eux-mêmes, toutefois, sont mus tantôt vers le haut, tantôt vers le bas ; tantôt vers l'avant, tantôt vers l'arrière ; tantôt vers l'un des pôles du Monde ou de l'Ecliptique, tantôt vers l'autre.

Aphorisme XVIII

Dans les quatre grandes matrices séparées du Macrocosme, il y a trois parties différentes : elles sont toutefois simultanément condensées, structurées et régulées par leurs justes poids.³² Elles peuvent être désignées « notariquement »³³ par A O S, ou O S A,

³² Le « poids » est le troisième terme selon lequel la création de ce monde a été effectuée : « Tu as disposé toutes choses selon mesure, nombre et poids » (Sagesse, 11, 21). La connaissance des « poids » est un problème fondamental en alchimie.

³³ C'est-à-dire en considérant les lettres initiales (ou parfois aussi finales) des mots. On relèvera l'allusion à un procédé typiquement kabbalistique. Selon Deborah Harkness (*John Dee's Conversations with Angels*, Cambridge University Press, 2006), la signification attribuée aux lettres A O S est à rechercher dans la *Voarchadumia contra Alchimiam* de Pantheus (Venise, 1530), que Dee possédait et avait abondamment annotée (l'exemplaire de Dee se trouve actuellement à la *British Library*). Cela est d'autant plus vraisemblable que Dee a reçu la *Voarchadumia* en 1559 et que cette phrase de l'Aphorisme XVIII n'apparaît que dans la seconde édition des *Propaedeumata*. Il est aussi à noter que Dee n'emploie nulle part ici le mot

ou S O A (ainsi en effet les Pyrologues me comprendront-ils). De ces trois, apprends aussi exactement que tu le pourras les propriétés et les effets naturels tant principaux que secondaires et tertiaires ; et la manière de réduire les troisièmes aux deuxièmes et les deuxièmes aux premiers. De même, tu devras considérer tout particulièrement en quels cas une même part peut être la cause d'effets non seulement divers, mais parfois même contraires.

Aphorisme XIX

Si deux, trois ou quatre Éléments sont mélangés et cela dans une certaine quantité, tu devras t'efforcer³⁴ d'acquérir la connaissance de la vraie nature, complexion ou tempérament du composé par un certain art appelé Graduation.

Aphorisme XX

C'est à l'astrologue de découvrir, du mieux qu'il le pourra, en quelles proportions des éléments sont composés les différentes parties, les humeurs et les esprits du corps humain. Il est à la fois suprêmement nécessaire et très plaisant de mener à bien la même étude et d'arriver à la même compréhension pour les autres choses naturelles.

Aphorisme XXI

Toute semence a en soi en puissance l'ordonnement entier et constant de toute génération. L'explication en est que tant la nature du lieu où se produit la conception que les forces qui émanent du ciel surplombant ce lieu coopèrent ensemble à ce résultat.

« alchimie », mais des expressions telles que « pyronomie », « art appelé Graduation » (voir Aphorisme suivant) ou « astronomie inférieure » (Aphorisme LII), ce qui donne à penser que comme pour Pantheus ce mot désigne pour lui le travail des « souffleurs ».

³⁴ *Tibi est elaborandum*, mot qui inclut *orandum* et *laborandum*.

Aphorisme XXII

De même que c'est la prérogative du premier mouvement que sans lui tous les autres seraient réduits au repos, de même c'est la faculté de la première et plus importante forme sensible, à savoir la lumière (LUX), que sans elle toutes les autres formes ne pourraient aucunement agir.

Aphorisme XXIII

Que « *les pensées obéissent aux corps et n'appartiennent pas aux choses insensibles, existant comme elles le font à travers les perturbations corporelles³⁵* », quel philosophe ne l'a pas répété ? Et quel mortel ne le sait de par son expérience quotidienne ? De même que « *le corps est sensible aux souffrances de l'âme* ». C'est pourquoi le médecin guérit l'âme et la tempère à travers le corps. Le musicien, de son côté, corrige et contrôle le corps à travers l'âme. C'est pourquoi celui qui pourrait cumuler, par différents moyens, les qualités de médecin et de musicien, pourrait gouverner les corps et les âmes des hommes à peu près selon sa volonté. C'est là certainement une chose qui doit être traitée comme un secret par les humbles philosophes.

Aphorisme XXIV

Dans l'aimant, Dieu a offert aux yeux des mortels, afin d'être observées, des qualités que dans les autres objets il a laissées afin qu'elles ne soient découvertes que par une recherche plus subtile de l'esprit et une plus grande persévérance dans l'investigation. Je ne ferai pour l'instant que te rappeler premièrement sa force d'attraction, ensuite sa force expulsive ou répulsive ou encore réactive, troisièmement sa tendance à une orientation céleste privilégiée, et quatrièmement la capacité de ses rayons essentiels à traverser les corps solides. J'expliquerai, si Dieu le permet,

³⁵ Citation en grec dans le texte, sans indication d'auteur.

d'autres propriétés quasi miraculeuses de cette pierre philosophique³⁶ en une autre occasion.

Aphorisme XXV

Les rayons de toutes les étoiles sont doubles : les uns sensibles ou lumineux, les autres plus secrets dans leur influence. Ces derniers pénètrent quasiment instantanément toutes les choses contenues dans l'univers ; les premiers peuvent être empêchés de pénétrer aussi loin.

Aphorisme XXVI

Les étoiles et les forces célestes sont comparables à des sceaux dont les caractères s'impriment différemment selon la variété de la matière élémentaire. De la même manière, les formes gravées de nos sceaux s'impriment plus facilement sur un matériau que sur un autre, plus élégamment sur l'un que sur l'autre, et persistent de manière plus tenace sur l'un que sur l'autre, et sur certains presque perpétuellement. C'est pourquoi tu considéreras avec attention les gamahés³⁷ (*Gamaaeas*), et d'autres choses plus importantes encore.

³⁶ Il ne s'agit pas ici de la Pierre philosophale, mais de l'aimant dont les propriétés merveilleuses sont proposées à la méditation du philosophe comme exemple d'action à distance, celle-ci pouvant permettre de comprendre que les corps célestes peuvent a fortiori avoir une influence sur les corps terrestres. C'est l'occasion de se souvenir du rapprochement phonétique entre le latin *sidus*, *sideris*, astre, et le grec *sideros*, fer.

³⁷ *Stricto sensu*, les gamahés (mot apparenté à camée) désignent des objets (généralement des pierres) présentant de manière naturelle des motifs que l'on pourrait croire attribuables à un dessin ou une gravure d'origine humaine. Cet aphorisme, ainsi que le suivant, font clairement allusion aux talismans pour la préparation desquels et la matière dont ils sont formés et l'influx astral qu'ils reçoivent sont également importants. Les réminiscences de Paracelse et d'Agrippa, que Dee avait tous deux lus, sont évidentes. Il n'est toutefois question dans les *Propædeumata* que de « magie naturelle », et on n'y trouve quasiment aucune mention de correspondances entre les astres et les entités angéliques ou divines (à part une vague allusion contenue dans le cinquantième aphorisme). Le mot est néanmoins à retenir, parce que Dee l'emploiera à nouveau dans l'*Épître dédicatoire* de la *Monade Hiéroglyphique*, ce qui donne à penser que la Monade n'est pas uniquement un symbole géométrique, mais est très probablement supposée jouir de propriétés talismaniques.

Aphorisme XXVII

Le pouvoir de pénétrer toutes les choses, tant solides que transparentes, contenues à l'intérieur de l'univers, pouvoir qui est au plus haut point propre aux rayons célestes, démontre qu'ils possèdent une grande facilité à influencer ces choses et à leur imprimer leurs forces (*vires*). Néanmoins, que cela puisse se produire avec une certaine élégance, et que la vertu imprimée puisse être retenue avec ténacité, voire presque indéfiniment dans le temps, doit provenir d'une disposition naturelle ou d'une préparation par l'art de la matière en laquelle la pénétration de cette vertu s'effectue, tant quant à la forme visible qu'aux qualités élémentaires et autres.

Aphorisme XXVIII

Le premier mobile est semblable à un miroir sphérique concave dont aucun rayon sensible en provenance des étoiles ne peut pénétrer la solidité ; pénétration qui ne serait en effet d'aucune utilité pour les êtres supérieurs, ce dont il y a de multiples autres preuves.

Aphorisme XXIX

Quelles que soient les forces qu'exercent les étoiles par le moyen de rayons sensibles afin de produire des effets, rayons non seulement directs, mais également réfractés et réfléchis, ces forces peuvent provoquer des effets opportuns.

Aphorisme XXX

Les grandeurs véritables non seulement du globe terrestre, mais également des planètes et de toutes les étoiles fixes, doivent être connues de l'astrologue.

Aphorisme XXXI

Les distances véritables, tant des étoiles fixes que de chacune des planètes, au centre de la Terre, doivent être déterminées par l'astrologue pour tous les instants, de même que les hauteurs variables des nuages et de l'air plus épais au-dessus du sol.

Aphorisme XXXII

Il est de première nécessité de savoir quel astre, soit fixe soit errant, se trouve à la verticale de quel point de la Terre à un instant donné, et de combien est l'angle d'incidence directe entre cet astre et tous les autres lieux au-dessus de l'horizon desquels il s'élève au même moment.

Aphorisme XXXIII

Un cône droit, rayonnant et sensible, entoure tout rayon sensible qui émane vers un point extérieur depuis le corps de n'importe quel astre, et fait partout des angles égaux avec la surface convexe du même astre. L'axe du cône est le rayon ; le vertex est le point extérieur³⁸ ; la base, enfin, est la portion lumineuse de la surface convexe de l'astre la plus proche dudit vertex, et est délimitée par la circonférence d'un cercle décrit par l'extrémité d'une ligne droite tracée depuis ledit vertex vers l'astre et se terminant à la surface de celui-ci.

Aphorisme XXXIV

Des rayons émanant de la base lumineuse de n'importe quel astre en direction de n'importe quel point extérieur, le plus proche de l'axe est le plus puissant ; quant aux autres, ils seront d'autant plus puissants qu'ils seront plus proches de l'axe par rapport au point en question. Nous parlerons en un autre endroit des rayons provenant de la profondeur des corps stellaires.

³⁸ C'est-à-dire le point de la Terre depuis lequel s'effectue l'observation.

Aphorisme L

De même que tout astre tient son propre nom de l'imposition du nom de son dieu, de même il a en lui-même une nature et une vertu propre qui ne peuvent absolument pas être trouvées dans un autre.

Aphorisme LI

Il existe en chaque lieu du monde et à chaque instant une conjonction des rayons des étoiles fixes et des planètes, telle qu'il est impossible qu'une autre conjonction qui lui soit entièrement semblable puisse exister en un autre point et à un autre instant.

Aphorisme LII

Si tu étais versé dans la catoptrique, tu pourrais, au moyen de l'art, imprimer les rayons de n'importe quel astre beaucoup plus fortement dans toute matière qui lui serait exposée que ne pourrait le faire la nature par elle-même. Cela était de loin la plus grande part de la philosophie naturelle des anciens³⁹. Et ce secret n'est pas moindre en dignité que la très auguste astronomie des philosophes, appelée inférieure, dont je t'envoie les symboles, inclus en une certaine MONADE, et tirés de mes théories, en même temps que le présent traité⁴⁰.

Porisme

De cette manière, des vertus obscures, faibles et pour ainsi dire latentes des choses, lorsqu'elles sont multipliées par l'art

³⁹ La catoptrique, ou science des miroirs, remonte (au moins) à l'Antiquité grecque. Au Moyen Age, les contributions les plus importantes vinrent d'al-Kindî et d'Ibn al-Haytham (Alhazen). Al-Kindî est l'auteur d'un traité intitulé *Sur les rayons* qui traite des miroirs ardents, dont on possède l'original arabe, et qui ne doit pas être confondu avec le *De radiis* (*Des rayons* ou *Théories des arts magiques*) dont il a été question dans l'introduction.

⁴⁰ Rappelons que John Dee s'adresse à Gérard Mercator et que le symbole de la Monade figure en frontispice des *Propædeumata* dès l'édition princeps de 1558.

catoptrique, peuvent devenir tout à fait manifestes pour nos sens. De là, l'investigateur diligent des Arcanes reçoit une aide très grande ainsi offerte à lui en examinant les puissances propres non seulement des étoiles, mais aussi des autres choses sur lesquelles elles agissent au moyen de rayons sensibles.

Aphorisme LIII

Si quelqu'un souhaite connaître soit quel est l'effet que la lumière du Soleil peut accomplir par la Lune, soit ce que la Lune seule peut accomplir par elle-même lorsqu'elle ne se trouve pas exposée aux rayons sensibles du Soleil, il pourra l'apprendre par l'art catoptrique de la pleine Lune et de la période d'obscurité pendant une éclipse totale de Lune. Il est à peine besoin de signaler qu'il peut adapter le même genre d'expérience à d'autres situations.

Aphorisme CII

Puisque la lumière (*lux*) et le mouvement (*motus*) sont au plus haut point les caractéristiques propres des corps célestes, le Soleil surpasse toutes les autres planètes par sa lumière propre ; et la Lune vainc toutes les autres par la vitesse de son mouvement propre. Ces deux (astres) méritent par conséquent d'être considérés comme les plus excellentes de toutes les planètes.

Aphorisme CIII

La Lune est la plus puissante modératrice des choses humides : elle fait apparaître et favorise l'humidité.

Aphorisme CIV

De même qu'une domination particulière sur la chaleur vitale accompagne la lumière excellente du Soleil, de même, par une merveilleuse analogie, une vertu d'humidité effective et modératrice est-elle conjointe au mouvement de la Lune.

Aphorisme CV

La Lune exerce sa domination sur les choses humides d'autant plus puissamment qu'elle est plus proche de la Terre et qu'elle est animée d'un mouvement propre plus rapide.

Aphorisme CVI

Il suit de là de manière très manifeste que le Soleil et la Lune sont (après Dieu) les principes et véritables causes physiques tant de la génération que de la conservation de tout ce qui naît et vit dans le monde élémentaire. Par le chaud et l'humide, en effet, « *toutes choses sont composées et s'accroissent* » (pour utiliser les mots de notre philosophe)⁴¹, car seules ces deux sont « génératives ».

Aphorisme CVII

Nous voyons la constitution générale de l'année être démontrée sûrement, au moyen d'une certaine analogie, par n'importe quel jour. Chaque jour a en effet son printemps, son été, son automne et son hiver. De la seule chaleur du Soleil, par conséquent, en partie par lui-même et en partie par accident, toutes les qualités premières peuvent être produites, et dans l'ordre nécessaire. Si en outre nous distinguons en celles-ci les commencements, les milieux et les fins, nous percevons le plan d'un certain Duodénaire. Et il est beau de considérer de quelle manière, sous les pôles mêmes du Monde, l'année elle-même n'est rien d'autre que l'image d'un unique jour naturel. Transpose cet aphorisme à des choses plus élevées, et tu auras le secret suprême, toi qui poursuis les mystères physiques dans l'unité de la Trinité ; ainsi que toi qui t'essouffles à couvrir ton œuvre du noir de la nuit multicolore.

⁴¹ Nouvelle citation en grec, sans indication d'auteur.

Aphorisme CVIII

Transfère aussi aux autres planètes, et surtout à la Lune, les 26 relations qui peuvent exister entre les étoiles fixes et le Soleil, conformément à leurs positions diverses et à celle du Soleil dans les quatre angles (du ciel). Il y a ainsi lieu de considérer 182 combinaisons différentes⁴² qui apparaissent lorsque toutes les planètes sont comparées aux étoiles fixes de cette manière. Etudie ces relations qui concernent le Soleil dans le huitième Livre de l'Almageste de Ptolémée.

Aphorisme CIX

La cause la plus proche et la plus propre de la mort physique est l'imperfection du corps, et non l'âme. C'est pourquoi la cause de la mort naturelle est également naturelle : elle dépend en général des Gouverneurs généraux de la Nature, et est présagée par eux. Personne, dans le genre humain, ne peut vivre au-delà du terme ultime qui lui a été fixé par Dieu ; mais à cause de leur négligence, bien peu arrivent à ce terme. De là on peut déduire qu'il y a deux termes à la vie humaine.

Aphorisme CX

L'âme humaine, et la forme spécifique de n'importe quelle chose, ont des vertus et des effets plus nombreux et plus excellents que le corps lui-même ou que la matière de la chose en question.

Aphorisme CXI

Les rayons suprasensibles ou intelligibles des planètes sont à leurs rayons sensibles, ce que l'âme de quelqu'un est à son corps.

⁴² Ces 182 combinaisons ($182 = 7 \times 26$) apparaissent lorsque l'on applique à la Lune et aux cinq planètes les 26 relations que Ptolémée considérait pour le Soleil.

Aphorisme CXII

Certains astres sont parfois appelées maléfiques, parce que leurs forces s'immiscent dans une nature corrompue ou dans une matière mal disposée (ainsi que nous l'a enseigné l'Aphorisme septième). Car les astres par eux-mêmes n'opèrent aucun mal.

Aphorisme CXIII

Quelle que soit la diversité naturelle qui se manifeste dans toutes les choses qui existent dans le monde élémentaire, celle-ci procède principalement de deux causes : à savoir la diversité des matières, et l'opération variable des rayons stellaires.

Aphorisme CXIV

Toute chose qui existe dans le monde des éléments, aussi minuscule soit-elle, est un effet de l'harmonie céleste totale, ou un exemple particulier et une image de celle-ci. Mais cela apparaît plus clairement en certaines choses qu'en d'autres.

Aphorisme CXV

Par l'analogie des corps célestes, considérés aussi bien de manière variée en eux-mêmes que dans leurs relations mutuelles, et en discernant précisément leurs ressemblances dans ce monde des éléments, tu te traceras une large voie vers une parfaite connaissance de l'Astrologie.

(...)

Aphorisme CXVIII

Si, durant la révolution d'une année solaire, au commencement d'une période plutôt remarquable d'une autre planète, ou à tout autre moment, il se présente dans le ciel quelque forte et rare configuration soit de planètes uniquement soit de planètes et

d'étoiles fixes, ou quelque phénomène inusité relatif à des météores, examine astronomiquement l'orbite de la Terre afin de déterminer quel lieu terrestre sera, ou pourra être, affecté par une très puissante et particulière figure céleste, quelle que soit sa signification, au moment de la première apparition d'une telle configuration. De cette manière en effet, une méthode remarquable et secrète est donnée pour déterminer non seulement, par les natures des étoiles et autres corps célestes et élevés, les événements particuliers à ce lieu, mais aussi, à partir des événements remarquables en des lieux particuliers de la Terre, les natures propres des planètes, des étoiles fixes et autres corps célestes et élevés. De la sorte un Sage (puisse-t-il être un Cosmopolite⁴³) peut s'abreuver à cette très noble science afin soit de procurer ce qui est favorable, soit d'écarter ce qui est nocif, aussi bien pour lui-même que pour les autres ; tant est importante l'influence des lieux terrestres.

Commentaire

Il est vraisemblable que ces mages pensent à ceux qui dirent autrefois : « *Nous avons vu Son étoile à l'orient* ». ⁴⁴

Aphorisme CXIX

« *Rien n'arrive aux hommes, si ce n'est par l'effet de la sympathie cosmique* », ainsi qu'Hermès Trismégiste nous l'a enseigné.

Aphorisme CXX

« *Les choses divines appropriées et leurs révolutions suffisent à assurer la continuité de toutes les choses générées physiquement dans le cosmos.* » ⁴⁵

⁴³ Le terme est digne de retenir l'attention, car ce n'est qu'au début du XVII^e siècle qu'il connaîtra une certaine fortune.

⁴⁴ Mt. 2, 2.

⁴⁵ En grec, sans indication d'auteur.

A Dieu seul l'honneur et la gloire.

PRIMA.

Mistio in radicibus vnitatis septuagesimi secundi
Voarchadúmicorum elementorum.
Caput quartum.

O . 14 . Lux minor: Infertio respondentia
Charattorum. xij. g. q; 1. in circa: seu. xxij. g. q;
1. & $\frac{1}{2}$. in circa.
S . 18 . Ignis. i. Lux maior.
I . 9 . Cómerrifón.
R . 17 . Aer. i. Lux minor.
O' . 14 . Lux maior.

72 .

N . 13 . Oleum vitri.
G . 7 . Lux minor: Infertio respódetia Cha
rattorum. xij. g. q; 2. & $\frac{1}{2}$. seu. xxij. g. q; 2. in circa.
A . 1 . Materia prima artis.
T . 19 . Ignis. i. Lux maior.
S . 18 . Aer. i. Lux minor.
O . 14 . Lux maior.

. B .

72 .

C iij

Page de la *Voarchadumia* de Pantheus (édition de Paris, 1550) à laquelle l'Aphorisme XVIII (édition de 1568) fait peut-être allusion. La *Voarchadumia* est un texte qui mériterait d'être étudié de près. On y trouve des éléments qui ont certainement influencé Dee ; celui-ci, dans la *Préface* de la *Monade*, utilise également le terme « Voarchadumique » pour

désigner le pratiquant de la véritable Alchimie, c'est-à-dire celui qui connaît la « Cabale des métaux (*metallorum Cabala*) » (*Voarchadumia*, p.12 de la même édition). On trouve aussi chez Pantheus des alphabets secrets dont l'un (quoique différent de celui qui apparaîtra dans les manuscrits de Dee) fait explicitement référence à Énoch. (Le scan provient du site gallica.bnf.fr.)



Hermann Hugo, *Gottselige Begierde*
Augsburg, 1627